la voir s'intéresser à l'innocente créature dès qu'elle la rencontrerait sur ses pas ?

Une distraction, un joujou humain, une poupée vivante ?

—Peut-être va-t-on venir la réclamer, se disait-elle en se dirigeant vers le lac, peut-être viendra-t-on me la prendre ?

L'enfant ne faisait aucune difficulté pour suivre Mlle Chaligny.

Celle-ci, tout en marchant, continuait à l'interroger.

—Enfin, répétait-elle, tu ne peux toujours pas me dire d'où tu viens ?

Et la mignonne de répondre avec un ingénu mouvement d'épaules :

—Je sais pas... Marthe a mangé, Marthe a dormi... Sans voir personne... Dormir, longtemps dormir... Voilà tout.

—Mais comment es-tu venue dans le bois ?

—Je ne suis pas. Je me suis endormie, et je me suis réveillée là, sous un arbre... J'avais peur, bien peur, toute seule ! Puis je t'ai vue ! J'ai cru que c'était maman Sophie !

Et elle reprenait encore, la petite Marthe, comme les enfants qui rêvassent longtemps le même bout d'idée :

—Tu n'es pas maman Sophie... mais tu es jolie et je t'aimerais bien.

Bientôt la petite Marthe fut lasse, et Fabienne dut à nouveau la porter. Elle l'amènerait avec elle, pour la garder, la caresser, unir son inconsciente infortune à son malheur.

—Oh ! la belle petite fille ! s'écria la Tzigane à la vue de Marthe.

Fabienne fronça le sourcil.

—Tu sais quelque chose sur cette enfant, s'écria-t-elle. Tu vas me l'apprendre.

Zorka jura ses grands dieux qu'elle ignorait tout, qu'elle ne savait rien, qu'elle avait été tout autant surprise que Mlle Chaligny.

—Traîtresse ! gronda Fabienne. Tu n'as donc rien dans le fond du cœur ! Tu n'as même pas pitié d'une enfant.

—Eh ! Excellence, répliqua la Tzigane, les larmes aux yeux, je ne suis qu'une esclave... Avant tout, j'ai pitié de Mirko et de moi-même. Vous ne le connaissez pas, *Lui*, sa puissance, sa force, sa méchanceté... C'est le Diable en personne. Si on lui désobéissait ! c'en serait fini de Mirko, de mon homme ! Il ramènerait Mirko où il l'a pris et ce serait la mort de mon pauvre Mirko et la mienne, et Mirko, Excellence, c'est mon homme, mon moi, mon tout... et je l'aime, voyez-vous, plus que ma vie à moi !

Mirko n'était, on s'en souvient, qu'un affreux bandit, mais ces bandits sont aimés tout autant, et affirme-t-on même, beaucoup plus que les autres hommes.

—J'ai tort de m'en prendre à cette malheureuse fille, se dit Fabienne. Après tout, je pourrais avoir à côté de moi une plus mauvaise créature !

Et elle ne s'occupa plus que de Marthe.

—Je vais la garder auprès de moi, dit-elle à la Tzigane.

—On ne me l'a pas défendu, Excellence. Ni Mirko, ni moi n'avons reçu d'ordre à ce sujet.

Et Marthe demeura donc à la maison de Retzow.

Zorka apporta même, dès le lendemain, tout un trousseau de fillette que lui remit Mirko.

Dès lors, plus de doute, M. de Malthen désirait que Fabienne prit soin de la petite. Il escomptait certainement la distraction, qui donnerait à la sequestrée santé et force, et force et santé pareillement que les soins maternels de Mlle Chaligny ne manqueraient pas de donner à la fillette.

—Mais que veut-il donc faire ? Lui, poursuivant toujours son œuvre infâme, non plus, n'aurait pas pitié d'un pauvre petit être ?

Hélas ? elle ne le sut que trop tôt !

Un matin, l'enfant ne se réveilla que difficilement.

Engourdie, pâle, défaite !

En donnant à la petite Marthe les tendres soins auxquels ne manque jamais une mère, Fabienne poussa tout à coup un cri d'indignation, de douleur, de rage !

Une bande de flanelle, la terrible bande de flanelle rouge qu'elle connaissait si bien, entourait le petit bras de l'enfant à la saignée.

—Oh ! ma chérie ! Oh ! ma mignonne ! s'écria Fabienne, inondant de ses larmes le visage blanc comme une cire de la petite. Oh ! Pardon ! ma chérie ! Toi que Dieu a mise sur ma route ! Je devrais prendre ta défense, je devrais lécher de mes ongles, mettre en pièces le monstre qui ne craint pas de porter sa main sacrilège sur toi... Moi ! Ce n'est rien encore ! Mais toi ! Pauvre cher petit ange ! Mais qui le punira donc, mon Dieu ! ce bourreau, ce lâche assassin de femmes et d'enfants ?

Marthe, voyant couler les larmes de celle qu'elle appelait déjà maman, s'était mise à sangloter à son tour.

Puis elle appuya sa tête dolente sur l'épaule de Fabienne en lui disant :

—Ne pleure pas, va ! Ne pleure pas... Ne fais pas comme pauvre maman Sophie. Ne pleure plus, chérie, ou Marthe aura plus de chagrin encore !

—Oh ! s'écria Fabienne se redressant et faisant appel à une sur-humaine énergie.

—Elle a raison ! Je n'ai plus le droit de pleurer, puisque j'ai cette enfant à défendre... Mais comment trouver le moyen de faire connaître au monde extérieur que nous sommes ici, elle et moi ! Oh ! elle surtout, le pauvre ange ! Et toutes deux la proie de ce monstre !

Et levant les yeux au ciel, elle murmura cette courte et fervente prière :

—Inspirez-moi, je vous en supplie ! Oh ! mon Dieu !

La vie se poursuivait à Retzow, triste comme devant. Cependant, en cette séquestration si cruelle, en cette prison si dure, le comte de Malthen l'avait justement pensé ! la présence de la petite Marthe était comme un rayon de soleil trouant une nuée sombre.

Fabienne s'était pris d'une folle passion pour cette enfant ravie à sa mère. Elle s'ingéniait à l'amuser, à la distraire et passait de longues heures à s'occuper de son intéressant babil.

Et quand la chère petite jetait ses petits bras autour du cou de Mlle Chaligny en lui disant :

— "Maman chérie ; comme je t'aime" ... les yeux de Fabienne se remplissaient de larmes ; mais elles retombaient sur son cœur ulcéré, comme un apaisement, un calme très doux, plein de tendresse et de charme.

Il n'y avait que les réveils maudits, ceux où la pâleur de celle qu'elle appelait maintenant sa fille lui apprenait qu'avait encore été commis l'horrible sacrilège ; ces jours-là, seuls, étaient des jours de désespoirs et de larmes.

Pour elle-même, elle ne les comptait plus !

Cependant Fabienne cherchait, cherchait toujours, sans cesse, pareille à ces prisonniers, à ces hypnotisés à l'œil fixe, mus par une seule et unique pensée obsédante.

Elle avait réclamé de Zorka, des balles des paumes, afin de pouvoir faire courir l'enfant, afin de jouer avec elle, de lui donner vie et santé au moyen d'un continuel exercice.

Oh ! tout un jeu de balles et de paumes, douces, molles, dures, en caoutchouc et en celluloid, solides et fragiles. Tout un grand jeu.

Et le second jour, vous entendez bien, pas le premier, des carreaux volaient en éclats aux fenêtres de la maison de Retzow, de nombreux carreaux brisés, en pièces, si bien que Fabienne et sa fille allaient jouer plus loin, dans une allée.

Remplacés, les carreaux, durant l'absence de Fabienne, remplacés, oui, par de doubles glaces beaucoup plus fortes...

Remplacés par Mirko, le Tzigane, qui savait un peu de tous les métiers et bien d'autre chose encore, et mettait son amour-propre de brute tout en force à faire valoir son adresse et son industrie.

Toutes ces vitres brisées s'étaient en tombant, éparpillées en cent pièces.

Non, en vérité, il n'était nullement venu à l'idée de Mirko d'en rechercher et compter les débris.

Fabienne continuait à jouer au volant à la paume, et à faire courir sa fille chérie.

On juge toujours les autres d'après soi, et fréquemment l'on se trompe... *E tutto mondo e fatto come nostra famiglia*, dit Manzoni, et à tort ; sous la calotte des cieux, il n'y a pas deux individus absolument semblables, et surabondamment, le service anthropométrique le prouve.

Il n'était pas venu à l'idée de Mirko, ni à celle de Zorka, de compter ces débris coupants, tranchants, pointus... et qui, pour les surveillants commis à la garde des sequestrées, ne pouvaient avoir aucune importance.

Qui ne se serait pris à la résignation si bien jouée de Fabienne ? De plus en plus, elle semblait s'attacher à cette poupée vivante que le maniaque millionnaire lui avait jetée, escomptant la joie latente que ce radieux petit être qui se nomme "un enfant" porte partout avec lui.

Mais l'homme s'agite et Dieu le mène !

La surveillance dont étaient entourées si sûrement, si implacablement, Fabienne et la petite Marthe s'était, on ne peut dire relâchée, mais amollie.

Oh ! l'emprisonnement était toujours aussi implacable, aussi étroit, les deux malheureuses créatures étaient toujours tout autant rayées du nombre des vivants, mais enfin, d'après les rapports de Zorka, sans doute, il avait été reconnu qu'elles pouvaient être, sans danger, l'objet d'une observation moins active.

D'ailleurs, tout s'était transformé.

C'est ainsi que Mirko, le Tzigane, ne prenait plus la peine de se dissimuler, croyant en sa terreuse intelligence avoir cessé d'être un objet d'horreur pour sa victime, Mlle Chaligny.

Et maintenant Fabienne l'apercevait parfois de loin, devant la maison, allant et venant, et souriant alors à Zorka, en lui montrant ses dents pointues, ses dents de fauve.

Sans doute, ce laisser aller cadrait avec les vues secrètes de